

**Elèves de 2<sup>nde</sup> 3  
2013-2014**



**Pastiches de la nouvelle de Maupassant  
« Aux Champs », *Contes de la Bécasse*,  
1883.**

**Cité scolaire Michelet  
Sous la direction de M<sup>me</sup> Droit**

## Aux Champs

Les deux chaumières étaient côte à côte, au pied d'une colline, proches d'une petite ville de bains. Les deux paysans besognaient dur la terre inféconde pour élever tous leurs petits. Chaque ménage en avait quatre. Devant les deux portes voisines, toute la marmaille grouillait du matin au soir. Les deux aînés avaient six ans et les deux cadets quinze mois environ ; les mariages et, ensuite les naissances, s'étaient produits à peu près simultanément dans l'une et l'autre maison.

Les deux mères distinguaient à peine leurs produits dans le tas ; et les deux pères confondaient tout à fait. Les huit noms dansaient dans leur tête, se mêlaient sans cesse ; et, quand il fallait en appeler un, les hommes souvent en criaient trois avant d'arriver au véritable.

La première des deux demeures, en venant de la station d'eau de Rolleport, était occupée par les Tuvache, qui avaient trois filles et un garçon ; l'autre mesure abritait les Vallin, qui avaient une fille et trois garçons.

Tout cela vivait péniblement de soupe, de pommes de terre et de grand air. À sept heures, le matin, puis à midi, puis à six heures, le soir, les ménagères réunissaient leurs mioches pour donner la pâtée, comme les gardeurs d'oies rassemblent leurs bêtes. Les enfants étaient assis, par rang d'âge, devant la table en bois, vernie par cinquante ans d'usage. Le dernier moutard avait à peine la bouche au niveau de la planche. On posait devant eux l'assiette creuse pleine de pain molli dans l'eau où avaient cuit les pommes de terre, un demi-chou et trois oignons ; et toute la lignée mangeait jusqu'à plus faim. La mère empâtait elle-même le petit. Un peu de viande au pot-au-feu, le dimanche, était une fête pour tous ; le père, ce jour-là, s'attardait au repas en répétant : « Je m'y ferais bien tous les jours. »

Par un après-midi du mois d'août, une légère voiture s'arrêta brusquement devant les deux chaumières, et une jeune femme, qui conduisait elle-même, dit au monsieur assis à côté d'elle :

— Oh ! Regarde, Henri, ce tas d'enfants ! Sont-ils jolis, comme ça, à grouiller dans la poussière !

L'homme ne répondit rien, accoutumé à ces admirations qui étaient une douleur et

presque un reproche pour lui.

La jeune femme reprit :

— Il faut que je les embrasse ! Oh ! Comme je voudrais en avoir un, celui-là, le tout petit !

Et, sautant de la voiture, elle courut aux enfants, prit un des deux derniers, celui des Tuvache, et, l'enlevant dans ses bras, elle le baisa passionnément sur ses joues sales, sur ses cheveux blonds frisés et pommadés de terre, sur ses menottes qu'il agitait pour se débarrasser des caresses ennuyeuses.

Puis elle remonta dans sa voiture et partit au grand trot. Mais elle revint la semaine suivante, s'assit elle-même par terre, prit le moutard dans ses bras, le bourra de gâteaux, donna des bonbons à tous les autres ; et joua avec eux comme une gamine, tandis que son mari attendait patiemment dans sa frêle voiture.

Elle revint encore, fit connaissance avec les parents, reparut tous les jours, les poches pleines de friandises et de sous.

Elle s'appelait Mme Henri d'Hubières.

Un matin, en arrivant, son mari descendit avec elle ; et, sans s'arrêter aux mioches, qui la connaissaient bien maintenant, elle pénétra dans la demeure des paysans.

Ils étaient là, en train de fendre du bois pour la soupe : ils se redressèrent tout surpris, donnèrent des chaises et attendirent. Alors la jeune femme, d'une voix entrecoupée, tremblante, commença :

— Mes braves gens, je viens vous trouver parce que je voudrais bien... je voudrais bien emmener avec moi... votre petit garçon...

Les campagnards, stupéfaits et sans idée, ne répondirent pas.

Elle reprit haleine et continua.

— Nous n'avons pas d'enfants ; nous sommes seuls, mon mari et moi... Nous le garderions... voulez-vous ?

La paysanne commençait à comprendre. Elle demanda :

— Vous voulez nous prend're Charlot ? Ah ben non, pour sûr.

Alors M. d'Hubières intervint :

— Ma femme s'est mal expliquée. Nous voulons l'adopter, mais il reviendra vous voir. S'il tourne bien, comme tout porte à le croire, il sera notre héritier. Si nous avons, par hasard, des enfants, il partagerait également avec eux. Mais s'il ne répondait pas à nos soins, nous lui donnerions, à sa majorité, une somme de vingt mille francs, qui sera immédiatement déposée en son nom

chez le notaire. Et, comme on a aussi pensé à vous, on vous servira jusqu'à votre mort une rente de cent francs par mois. Avez-vous bien compris ?

La fermière s'était levée, toute furieuse.

— Vous voulez que j' vous vendions Charlot ? Ah ! mais non ; c'est pas des choses qu'on d'mande à une mère, ça ! Ah ! mais non ! Ce s'rait une abomination.

L'homme ne disait rien, grave et réfléchi ; mais il approuvait sa femme d'un mouvement continu de la tête.

Mme d'Hubières, éperdue, se mit à pleurer, et, se tournant vers son mari, avec une voix pleine de sanglots, une voix d'enfant dont tous les désirs ordinaires sont satisfaits, elle balbutia :

— Ils ne veulent pas, Henri, ils ne veulent pas !

Alors ils firent une dernière tentative.

— Mais, mes amis, songez à l'avenir de votre enfant, à son bonheur, à...

La paysanne, exaspérée, lui coupa la parole :

— C'est tout vu, c'est tout entendu, c'est tout réfléchi... Allez-vous-en, et pi, que j'vous revoie point par ici. C'est i permis d' vouloir prendre un éfant comme ça !

Alors, Mme d'Hubières, en sortant, s'avisa qu'ils étaient deux tout petits, et elle

demanda à travers ses larmes, avec une ténacité de femme volontaire et gâtée, qui ne veut jamais attendre :

— Mais l'autre petit n'est pas à vous ?

Le père Tuvache répondit :

— Non, c'est aux voisins ; vous pouvez y aller si vous voulez.

Et il rentra dans sa maison, où retentissait la voix indignée de sa femme.

Les Vallin étaient à table, en train de manger avec lenteur des tranches de pain qu'ils frottaient parcimonieusement avec un peu de beurre piqué au couteau, dans une assiette entre eux deux.

M. d'Hubières recommença ses propositions, mais avec plus d'insinuations, de précautions oratoires, d'astuce.

Les deux ruraux hochaient la tête en signe de refus ; mais quand ils apprirent qu'ils auraient cent francs par mois, ils se considérèrent, se consultant de l'œil, très ébranlés.

Ils gardèrent longtemps le silence, torturés, hésitants. La femme enfin demanda :

— Qué qu' t'en dis, l'homme ?

Il prononça d'un ton sentencieux :

— J'dis qu' c'est point méprisable.

Alors Mme d'Hubières, qui tremblait d'angoisse, leur parla de l'avenir du petit, de

son bonheur, et de tout l'argent qu'il pourrait leur donner plus tard.

Le paysan demanda :

— C'te rente de douze cents francs, ce s'ra promis d'avant l' notaire ?

M. d'Hubières répondit :

— Mais certainement, dès demain.

La fermière, qui méditait, reprit :

— Cent francs par mois, c'est point suffisant pour nous priver du p'tit ; ça travaillera dans quéqu'z'ans et'éfant ; i nous faut cent vingt francs.

Mme d'Hubières, trépignant d'impatience, les accorda tout de suite ; et, comme elle voulait enlever l'enfant, elle donna cent francs en cadeau pendant que son mari faisait un écrit. Le maire et un voisin, appelés aussitôt, servirent de témoins complaisants.

Et la jeune femme, radieuse, emporta le marmot hurlant, comme on emporte un bibelot désiré d'un magasin.

Les Tuvache, sur leur porte, le regardaient partir, muets, sévères, regrettant peut-être leur refus.

On n'entendit plus du tout parler du petit Jean Vallin. Les parents, chaque mois, allaient toucher leurs cent vingt francs chez le notaire ; et ils étaient fâchés avec leurs



voisins parce que la mère Tuvache les agonisait d'ignominies, répétant sans cesse de porte en porte qu'il fallait être dénaturé pour vendre son enfant, que c'était une horreur, une saleté, une corromperie.

Et parfois elle prenait en ses bras son Charlot avec ostentation, lui criant, comme s'il eût compris :

— J' t'ai pas vendu, mé, j' t'ai pas vendu, mon p'tiot. J' vends pas m's éfants, mé. J' sieus pas riche, mais vends pas m's éfants.

Et, pendant des années et encore des années, ce fut ainsi chaque jour ; chaque jour des allusions grossières étaient vociférées devant la porte. La mère Tuvache avait fini par se croire supérieure à toute la contrée parce qu'elle n'avait pas vendu Charlot. Et ceux qui parlaient d'elle disaient :

— J' sais ben que c'était engageant, égal, elle s'a conduite comme une bonne mère.

On la citait ; et Charlot qui prenait dix-huit ans, élevé dans cette idée qu'on lui répétait sans répit, se jugeait lui-même supérieur à ses camarades, parce qu'on ne l'avait pas vendu.

Les Vallin vivotaient à leur aise, grâce à la pension. Leur fils aîné partit au service, le second mourut.

La fureur inépuisable des Tuvache, restés

misérables, venait de là. Charlot resta seul à peiner avec le vieux père pour nourrir la mère et deux autres sœurs cadettes qu'il avait.

Il prenait vingt et un ans, quand, un matin, une brillante voiture s'arrêta devant les deux chaumières. Un jeune monsieur, avec une chaîne de montre en or, descendit, donnant la main à une vieille dame en cheveux blancs. La vieille dame lui dit :

— C'est là, mon enfant, à la seconde maison.

Et il entra comme chez lui dans la mesure des Vallin.

La vieille mère lavait ses tabliers ; le père, infirme, sommeillait près de l'âtre. Tous deux levèrent la tête, et le jeune homme dit :

— Bonjour, papa ; bonjour, maman.

Ils se redressèrent, effarés. La paysanne laissa tomber d'émoi son savon dans l'eau et balbutia :

— C'est-i té, m'n éfant ? C'est-i té, m'n éfant ?

Il la prit dans ses bras et l'embrassa, en répétant : « Bonjour, maman ! », tandis que le vieux, tout tremblant, disait, de son ton calme qu'il ne perdait jamais : « Te v'là-t'i revenu, Jean ? », comme s'il l'avait vu un

mois auparavant.

Et, quand ils se furent reconnus, les parents voulurent tout de suite sortir le fieu dans le pays pour le montrer. On le conduisit chez le maire, chez l'adjoint, chez le curé, chez l'instituteur.

Charlot, debout sur le seuil de sa chaumière, le regardait passer.

Le soir, au souper, il dit aux vieux :

— Faut'ï qu' vous ayez été sots pour laisser prendre le p'tit aux Vallin !

Sa mère répondit obstinément :

— J'voulions point vendre not' éfant !

Le père ne disait rien.

Le fils reprit :

— C'est-i pas malheureux d'être sacrifié comme ça !

Alors le père Tuvache articula d'un ton coléreux :

— Vas-tu pas nous r'procher d' t'avoir gardé ?

Et le jeune homme brutalement :

— Oui, j' vous le r'proche, que vous n'êtes que des niants. Des parents comme vous, ça fait l' malheur des éfants. Qu' vous mériteriez que j' vous quitte.

La bonne femme pleurait dans son assiette. Elle gémit tout en avalant des cuillerées de soupe dont elle répandait la

moitié :

— Tuez-vous donc pour élever d's éfants !

Alors le gars, rudement :

— J'aimerais mieux n'être point né que d'être c' que j' suis. Quand j'ai vu l'autre, tantôt, mon sang n'a fait qu'un tour. Je m' suis dit : — V'là c' que j' serais maintenant !

Il se leva.

— Tenez, j' sens bien que je ferai mieux de n' pas rester ici, parce que j' vous le reprocherais du matin au soir, et que j' vous ferais une vie d' misère. Ça, voyez-vous, j' vous l' pardonnerai jamais !

Les deux vieux se taisaient, atterrés, larmoyants.

Il reprit :

— Non, c't' idée-là, ce serait trop dur. J'aime mieux m'en aller chercher ma vie aut' part !

Il ouvrit la porte. Un bruit de voix entra.

Les Vallin festoyaient avec l'enfant revenu.

Alors Charlot tapa du pied et, se tournant vers ses parents, cria :

— Manants, va !

Et il disparut dans la nuit.

**Guy de Maupassant,**  
**« Aux Champs »,**  
***Contes de la Bécasse, 1883.***

## **Storia di campi** *ou l'histoire des champs*

Les deux appartements étaient situés au rez-de-chaussée d'un vieil immeuble de la banlieue milanaise. De leurs fenêtres, on apercevait les lettres lumineuses du magasin *Auchan*.

Les deux familles de quatre enfants chacune, vivaient péniblement grâce aux allocations. Ni les mères, ni les pères ne travaillaient. Les mômes traînaient toute la journée devant l'immeuble, les aînés qui avaient environ six ans, surveillaient les petits derniers âgés d'un an à peine. De temps à autres, les mères jetaient un coup d'œil par la porte entre-ouverte pendant que les pères, avachis dans un fauteuil, regardaient la télévision.

Les événements importants comme les mariages et les naissances s'étaient produits simultanément dans les deux logements.

Les parents, qui s'occupaient peu de leurs mioches les distinguaient mal. Ils se trompaient souvent lorsqu'ils les appelaient.

Dans l'appartement de gauche vivaient les Ferrinio qui avaient trois garçons et une fille, celui de droite abritait les Pantaleoni qui avaient trois filles et un garçon.

Tout ce petit monde survivait en se nourrissant de pâtes et de conserves premier prix. Le matin, à sept heures tapantes, puis à midi et enfin le soir à neuf heures, les mammas rassemblaient leurs gosses telles des fermiers qui font rentrer leurs poules au poulailler. Les petits s'asseyaient par ordre de naissance à une table chargée de bondieuseries et la mère posait, en prenant soin de ne pas bousculer les petites statues de Jésus et de la Vierge, un bol de pâtes ou de légumes devant chacun. Tous mangeaient en silence tandis que la mère gavait elle-même le dernier.

Le dimanche, les deux familles se réunissaient et, après la messe et l'osso bucco, les mères sortaient les cafetières, faisaient couler un café pour leur mari pendant que les petits fouillaient dans une vieille tasse pour trouver une gourmandise. Ce jour-là, considéré comme le jour du Seigneur, était une fête pour tous et chacun dégustait son petit plaisir. Alors, les pères disaient :

— Je m'y ferais bien tous les jours !

Par une journée ensoleillée du mois de septembre, avant la reprise de l'école, une voiture passa et les enfants qui jouaient, dérangés par le bruit, levèrent les yeux. Le véhicule s'arrêta à quelques mètres d'eux et une femme très apprêtée en descendit. Elle s'approcha des enfants et s'écria :

— Giovanni, regarde comme ils sont mignons !

Son mari ne répondit pas et elle continua à s'extasier devant les mômes qui jouaient dans la terre :

— Comme j'aimerais avoir un chérubin comme ça... Je dois l'embrasser !

Et joignant le geste à la parole, elle se saisit du cadet des Ferrinio et le serra contre elle. Elle resta assise un certain temps, puis, alors que le clocher sonnait seize heures, la femme remonta dans sa voiture et disparut. Cependant elle revint le lendemain, chargée de bonbons et de chocolats qu'elle offrit aux petits.

D'abord elle vint une fois par semaine, puis, ce fut tous les jours, elle se mettait à jouer avec les enfants pendant des heures. Elle paraissait dans des tenues différentes, s'asseyait par terre et donnait des friandises aux mômes. C'est ainsi, qu'une véritable routine s'instaura.

Un jour, pourtant, Mme Donatella Caripalli finit par se présenter aux parents. Une semaine après, ils revinrent tous les deux et se dirigèrent vers le misérable immeuble sans prêter attention à toute la marmaille. Ils frappèrent chez les Ferrinio et comme la porte était ouverte, ils entrèrent. La scène était affligeante : le mari rêvassait tandis que la femme tentait de trouver quelque chose dans le bazar qui jonchait le sol.

Voyant le couple, les parents levèrent la tête et Mme Ferrinio marmonna dans sa barbe :

— Les enfants sont dehors.

Alors Mme Caripalli, hésitante, se mit à parler :

— Mon mari... passe depuis plusieurs années dans votre rue... et chaque jour il voit vos adorables enfants jouer au pied de l'immeuble. J'ai toujours voulu avoir un enfant, un petit garçon pour être exacte, mais je ne peux pas. Si je viens vous trouver aujourd'hui c'est pour vous demander votre accord, j'aimerais adopter votre garçon, le plus jeune.



— Si j'ai bien compris vous voulez emmener mon fils, Franco ? Ah ben non alors, c'est mon fils ! s'indigna la mère.

— Vous savez, nous avons de l'argent, nous pensions vous laisser une certaine somme...  
Voulut insister le mari.

— Et puis nous nous occuperons bien de votre enfant pour sûr ! Il...

— Uscite ! Dehors, espèces de monstres, ne revenez plus ! Coupa la mère, horrifiée d'entendre de telles abominations.

Puis, après avoir fait rentrer ses enfants, elle claqua la porte en jurant de plus belle.

La jeune femme, bouleversée par ce refus, se mit à pleurer à chaudes larmes. Son mari tentait de la reconforter quand il pensa tout à coup à l'autre bébé. Il prit sa femme par la main et passa dans l'appartement des Pantaleoni.

Là, il réexposa la situation plus habilement tandis que la famille écoutait avec attention :

— Voilà, je suis le directeur du *Auchan* de cette zone et je passe depuis quelques temps devant chez vous pour m'y rendre. J'ai remarqué votre bébé. Comme ma femme a fait de nombreuses fausses couches, il nous est impossible d'avoir un enfant et aucune

agence d'adoption ne nous a répondu. Alors je me suis dit que si vous acceptiez, nous emmènerions votre petit dernier, pour l'élever. En contrepartie, je vous propose de travailler pour moi. Si vous acceptez, vous aurez de nombreuses réductions sur nos produits et un bon salaire ce qui vous permettra d'améliorer votre vie quotidienne.

Les Pantaleoni, surpris, réfléchirent à la proposition. Ils se consultèrent du regard et l'homme brisa le silence :

— Nous n'avons qu'un fils, il nous faudrait un emploi pour tous les deux, puis quelqu'un pour garder les filles, on ne va pas les laisser toutes seules !

Sans hésiter, M. Caripalli accepta de payer une nourrice, d'embaucher la femme pour faire le ménage et l'homme en tant que vigile.

— Il y aura des contrats hein ? Et puis on le reverra un jour ? Demanda quand même Mme Pantaleoni.

Le couple les rassura, appelèrent un avocat qui fit les démarches en quelques heures. Alors, la mère, sanglotante souleva Marcello, le petit dernier, le cajola une dernière fois puis le laissa partir.

La voisine, Mme Ferrinio qui avait tout vu et tout entendu, les accabla d'insultes plus atroces les unes que les autres.

A partir de ce jour, les deux familles ne s'adressèrent plus la parole et personne ne sut ce qui était advenu du petit Marcello. Tous les matins, les Pantaleoni laissaient les enfants à l'école et se rendaient à *Auchan*. Ils travaillaient peu mais gagnaient assez d'argent pour vivre à leur aise. Chaque soir, ils rentraient les bras chargés de courses, les trois petites filles étaient bien habillées et l'appartement bien plus accueillant qu'auparavant.

Les Ferrinio, eux, vivaient dans le besoin et la pauvreté, regrettant parfois de ne pas avoir vendu leur petit. Tout l'immeuble avait eu vent de l'histoire. Pour les voisins, la mère Pantaleoni était une mauvaise mère qui avait abandonné son fils pour de l'argent, si bien que l'un d'entre eux contacta les services sociaux pour qu'on lui enlève ses filles, heureusement cela n'aboutit pas. Au contraire, Mme Ferrinio, qui avait répandu les commérages, était considérée comme une sainte et chacun la félicitait d'avoir résisté à l'attrait de l'argent.

Les deux aînés des Ferrinio quittèrent le foyer dès leur majorité, tandis que Franco

faisait du porte à porte pour offrir ses services dans le but de ramener de quoi nourrir sa sœur et ses parents.

Un matin, alors que Franco atteignait ses vingt et un an, une voiture vrombissante apparut et s'arrêta devant l'immeuble. Un jeune homme, soigné et très bien habillé, en descendit ainsi qu'une vieille dame qui dit :  
— C'est ici que tu es né mon enfant, dans cet immeuble là, au rez-de-chaussée, la porte de droite.

Et ils entrèrent dans l'appartement, passant devant chez les Ferrinio où la porte ouverte laissait voir un fouillis encore plus désastreux qu'avant.

La famille Pantaleoni était en train de regarder la télévision quand ils entendirent une voix mal assurée dire :

— Bonjour maman, bonjour papa.

— C'est toi mon fils, tu es là, tu es revenu... dit la mère en se retournant. Et, poussant un cri de joie, elle se mit à pleurer.

Le bruit produit par les retrouvailles attira toutes les familles de l'immeuble, si bien que tout le monde pu profiter de cet instant. Le père, très fier, regardait ses voisins, ces gens qui les avaient méprisés pendant ses longues années et qui

aujourd'hui étaient entassés dans le petit appartement de la famille. Franco qui assistait à la scène comme tout le monde, fut pris d'une terrible colère...

Plus tard alors qu'il dînait, assis autour de la table avec le reste de sa famille, Franco explosa de rage :

— Pourquoi j'suis pas à sa place ? Pourquoi vous ne m'avez pas laissé partir ? Vous êtes vraiment bêtes !

— Bah, on n'aurait pas te perdre, on n'aurait pas abandonner notre enfant ! rétorqua la mère, outrée.

Le reste de la famille ne disait rien.

Alors Franco ajouta :

— J'ai été sacrifié, vous n'êtes que des égoïstes !

— Tu ne vas pas nous reprocher de t'avoir gardé près de nous ? Intervint alors le père.

Franco hurla que si, qu'il aurait préféré être adopté parce qu'aujourd'hui il aurait une bonne éducation, il serait peut-être même riche ! Sa mère, qui pleurait tout en avalant ses pâtes, gémit :

— Je m'suis tuée à t'élever et c'est comme ça que tu m'remercies ?

Pour couvrir les pleurs de sa mère et de sa sœur, jusque-là restée silencieuse, Franco cria de plus belle :

— Je préférerais ne pas être né que de vivre cette vie de misère, j'ai honte de ne pas être lui ! Regardez ce que je serais si vous les aviez laissés m'emporter !

Le regard haineux et tremblant il se leva de table et conclut :

— Je préfère partir que d'vous croiser tous les jours et devoir supporter le fait que vous n'avez pensé qu'à vous. J'pourrai jamais vous aimer comme avant maintenant qu'je sais ce que vous m'avez fait loucher, j'vous pardonnerai jamais, j'm'en vais.

Et il claqua la porte, laissant le reste de sa petite famille, réfléchir à ses paroles et pleurer sa disparition comme ils avaient pleuré celle des aînés.

**Auteur :**

**Ariane Mercier.**

**Correcteurs :**

**Alice Karsenti,**

**Romain Abboud et**

**Valentin Hippocrate.**

## Adoption à Yaoundé

Les deux cabanes étaient voisines, proches du centre-ville de Yaoundé au Cameroun. Les deux pères de famille ramassaient les ordures du village pour subvenir aux besoins de leurs enfants. Il y avait quatre mounots<sup>1</sup> par famille. Devant les deux cabanes, tous les chicos<sup>2</sup> se dandinaient de l'aube jusqu'au coucher. Les deux aînés avaient six ans et les deux cadets quinze mois à peu près ; les unions puis les naissances, s'étaient passées presque en même temps dans les deux cabanes.

Les deux maters<sup>3</sup> reconnaissaient tout juste les bombos dans le tas ; et les deux paters<sup>4</sup> mélangeaient tout. Les huit noms tournaient dans leur tête, se mélangeaient sans cesse ; et lorsqu'ils voulaient en appeler un, les hommes en disaient trois

---

<sup>1</sup> Enfants, gamins.

<sup>2</sup> Cf note 1.

<sup>3</sup> Mères.

<sup>4</sup> Pères.

avant de dire le bon. La première des deux cabanes, en arrivant du marché de Bastos, était habitée par les Moulani, qui avaient trois filles et un garçon ; dans l'autre se trouvaient les Benzamé, qui avaient une fille et trois garçons.

Ils vivaient laborieusement de manioc et de riz. Du matin au soir, les mères rassemblaient leurs bombos<sup>5</sup> pour leur donner le fougou<sup>6</sup>, comme les tzoris<sup>7</sup> font avec leurs poules. Les mounots étaient installés par rang d'âge sur une nappe de bambous. Le massard<sup>8</sup> arrivait tout juste à se tenir assis. On posait devant eux un bol contenant les soyas<sup>9</sup>, le manioc et enfin les beignets. Le samedi, était un jour important car toute la famille se rendait à Auchan, le père, ce jour-là, arrivait en hâte et disait :

— ji né pourrais m'en passer !

C'était l'été. Les derniers jours de décembre s'écoulaient. Une petite voiture mauve stationna devant les deux cabanes.

---

<sup>5</sup> Cf note 1.

<sup>6</sup> La nourriture.

<sup>7</sup> Paysans.

<sup>8</sup> Le dernier de la famille.

<sup>9</sup> Brochettes de viande.



Elle était conduite par une niyou<sup>10</sup>, au pagne scintillant et au regard malicieux, et un homme était assis à ses côtés.

— Mitoubé ! As-tu vu ? Comme ces enfants sont adorables !

Il resta silencieux. Habitué à ces états de joie permanents qui devenaient pour lui un calvaire

— Je dois les approcher et les câliner. Il me faut celui-là, le petit massard !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Elle attrapa l'un des deux petits, celui des Moulani, et le cajola, sans prêter attention aux mains boueuses de l'enfant qui pouvaient la salir. Elle repartit en hâte mais revint quelques jours après, s'asseyant par terre pour être plus proche des petits. Elle leur donna des bonbons, des gâteaux et s'amusa avec eux, pendant que son époux patientait dans l'auto. Elle s'appelait Mme Dizalou.

Un jeudi, en fin de matinée, elle entra dans la cabane avec son époux. La mère préparait le diner tandis que le père lisait un journal déchiré. Ils s'arrêtèrent tous deux en voyant le couple arriver et, après leur avoir proposé de s'asseoir, ils firent de même.

---

<sup>10</sup> Une femme bourgeoise.

Mme Dizalou prit une grande inspiration et commença :

— Mes amis, je suis un peu embarrassée de vous demander ça mais ... Mon époux et moi aimerions bien ... aimerions bien vous prendre votre massard.

Les deux villageois restèrent muets, sans être sûrs d'avoir bien compris la demande. Elle continua.

— Je n'arrive pas à tomber enceinte, vous savez bien que c'est mal vu ici, en Afrique.

La villageoise comprit alors la raison de la venue du couple et dit :

— Par tout li<sup>11</sup> diable ! Ti<sup>12</sup> veux prendre mon piti<sup>13</sup> Moussa ? Mis<sup>14</sup> bien sûr que non.

M. Dizalou entra dans la discussion :

— Mon épouse s'est peut-être mal exprimée. Nous voulons que Moussa devienne notre héritier, nous voulons l'adopter et en faire un Dizalou. Chaque mois vous recevrez cent francs CFA<sup>15</sup> et s'il ne se plaît pas chez

---

<sup>11</sup> Les.

<sup>12</sup> Tu.

<sup>13</sup> Petit.

<sup>14</sup> Mais.

<sup>15</sup> Franc CFA, monnaie camerounaise, 100 franc CFA = 1 euros.

nous, il pourra partir à ses dix-huit ans avec vingt mille francs CFA.

Mère Moulani se redressa aussitôt, toute retournée.

— Ti veux que ji<sup>16</sup> ti vends mon Moussa ?  
C'est bon ! Cé<sup>17</sup> lé<sup>18</sup> crime dé<sup>19</sup> faire ça !

Son mari approuva de la tête. Mme Dizalou, qui n'était pas habituée au refus, fondit en sanglots et dit :

— Ils refusent Mitoubé, ils ne sont pas d'accord !

Ils réessayèrent encore une fois en parlant de son avenir.

— Ji dit non ci non ! Disparaissez de chi<sup>20</sup> moi !

En sortant, Mme Dizalou s'aperçut qu'il y avait un autre moutard dans le fond.

— Celui-ci aussi vous appartient ?

Le père Moulani répondit :

— C'est un Benzamé, les parents sont juste en face.

---

<sup>16</sup> Je.

<sup>17</sup> C'est.

<sup>18</sup> Le.

<sup>19</sup> De.

<sup>20</sup> Chez.

Puis, l'homme retourna dans sa cabane, écoutant les kilopes<sup>21</sup> que sa femme proférait contre le couple.

Lorsqu'ils arrivèrent chez Les Benzamé, ces derniers mangeaient quelques grains de riz et un peu de pain. M. Dizalou fit un discours plus convaincant, en prenant plus de précautions. Les deux fermiers refusèrent de la tête mais s'arrêtèrent lorsqu'il fut question d'argent. Ils restèrent silencieux. Puis la mère demanda, en s'adressant à son mari :

— Ti dis quoi toi ?

— Ji pense ci pas mal.

Mme Dizalou, pour éliminer toute hésitation possible, leur parla de la future vie du petit. Le paysan fut rassuré par M. Dizalou qui lui assura que les douze cents francs CFA allaient être promis devant le notaire. La mère Benzamé continua :

— Ji trouve que cent francs CFA par mois-ci, pas beaucoup pour toute la famille, cent vingt francs ci mieux.

Mme Dizalou, impatiente, accepta. On appela le maire et un voisin pour témoigner

---

<sup>21</sup> Insultes.

de l'adoption et le couple repartit avec l'enfant en larmes.

Plus personne n'eut de nouvelles de Moldiné Benzamé. Les Benzamé gagnaient leurs sous, et la mère Moulani racontait à qui voulait l'entendre l'abandon du petit. Elle mettait Moussa sur ses genoux et lui disait :

— Ji té pas vendi moi, ji té pas vendi.

Elle répétait ça tous les jours, et se sentait même au-dessus de tout le monde car elle n'avait pas abandonné son Moussa. Quand on parlait d'elle, on disait :

— Ça c'est une bonne mater deh<sup>22</sup> !

Même Moussa, qui avait dix-huit ans maintenant, avait grandi dans l'idée qu'il était supérieur aux autres car sa mère avait renoncé à l'argent pour lui. Les Benzamé vivaient aisément. Leur premier gamin partit faire son service militaire, le deuxième mourut. Les Moulani, rancuniers, nourrissaient une profonde haine envers eux. Moussa était seul avec son père ; il aidait sa mère et ses sœurs cadettes.

Il avait maintenant vingt-et-un ans, quand un jour, une belle voiture dorée s'arrêta devant les cabanes. Un jeune homme, chaîne

---

<sup>22</sup>Interjection signifiant « dit donc ».

d'argent au cou, aida sa mère à faire de même. La vieille dame peina à parler :

— C'est là, mon grand, la deuxième maison.

Il entra chez les Benzamé. Les deux paysans restèrent silencieux, les yeux grands ouverts.

— Bonjour papa, bonjour maman.

La mère toujours sous le choc s'avança vers le jeune homme.

— Ci toi mon piti ? Ci bien toi ?

Il l'embrassa sur le front, en gage de respect et de reconnaissance et la serra fort, continuant de dire « Bonjour maman ! ». Le vieux<sup>23</sup>, quand il se remit de ses émotions lui dit « Ti es revenu mon grand ! ». Une fois les retrouvailles consommées, les Benzamé sortirent leur fils et le montrèrent dans tout le village en passant par le Tissou<sup>24</sup> et le prêtre. Moussa, assis sur une chaise devant chez lui, les observait, sans rien dire.

Au diner, il s'adressa à ses parents :

— Pourquoi vous avez laissé vendre le piti Benzamé ! Pourquoi pas moi !

— Ti crois que ji vais vendre mon massard ?

Le pater restait muet. Moussa continua :

---

<sup>23</sup> « Le vieux ou la vieille » : en Afrique les grands parents sont appelés ainsi mais ce n'est pas péjoratif, au contraire, cela les valorise.

<sup>24</sup> Le maire du village.

— C'est injuste, pourquoi ci moi qui doit être pauvre !

Père Moulani commençait à se fâcher :

— Tu prifirai qu'on t'abandonne ?

— Oui j'aurais prifiré, j'aurais eu une milleur vie moi ! Vous êtes di mauvis parents vous !

La vieille paysanne sanglotait en buvant sa bouillie. Moussa reprit :

— Autant mourir pour iliver ci enfants ! Ji voudrais n'être jamais né plutôt que di vivre cette vie ! J'aurais pu avoir la vie di l'autre là !

Il se leva.

— Ji ferais mieux di partir sinon ji vais vous pourrir la vie à vous insulter !

Les deux paysans ne répondirent rien. Ils réalisaient que leur vie n'avait plus de sens à présent et que toutes ces années à faire souffrir leurs voisins ne leur avaient pas apporté grand-chose à part un amer regret. Il continua :

— Non, ji pourrai jamais vous pardonner.

Il sortit de la cabane et regarda les Benzamé fêter le retour du fils. Il regarda ses parents et cria :

— Dalou<sup>25</sup> !  
Et il se sauva.

**Auteur :**  
**Sonia Romain.**

**Correcteurs :**  
**Laura Verstracten,**  
**Julia Carpentier,**  
**Manon Vaubien-Barbieux**  
**et Basma Laaroussine.**

---

<sup>25</sup> Insulte signifiant crétin ou idiot.



## Adam et...

Les deux studios étaient face à face, au huitième étage d'un immeuble parisien sans ascenseur dans le vingtième arrondissement. Les adultes travaillaient dans des conditions misérables en ces temps de crise afin de nourrir et de loger leurs ménages. Chaque foyer était composé de six personnes : quatre enfants et deux adultes. A cinq cents mètres de cet immeuble se trouvait un centre commercial, en béton, très peu esthétique. Les enfants y jouaient du matin au soir.

Les mariages et les naissances se succédèrent pendant plusieurs années.

Les parents avaient coutume de se tromper de gosse quand il fallait rentrer ou de s'emmêler dans les noms. D'ailleurs, d'un point de vue extérieur, on aurait dit une pièce de boulevard.

Le studio de droite, quand on a monté les huit étages, était celui des Marceau qui avaient trois filles et un garçon ; le logement d'en face était celui des Viraine qui avaient trois garçons et une fille. Les aînés avaient à

peine six ans et l'âge des cadets ne dépassait pas un an.

Ils mangeaient généralement des plats rapides tels que des pâtes ou des produits surgelés. A chaque repas, les familles réunissaient la marmaille à nourrir, comme dans une cantine militaire. Il y avait là, une ambiance peu conviviale car chacun mangeait son plat à un moment différent, ceux-ci ne pouvant tous être chauffés en même temps. Ils mangeaient assis, là où il y avait de la place, et étaient servis du plus jeune au plus vieux. Heureusement les dimanches midis, ils mangeaient ensemble des produits frais.

Lors d'un weekend précédant Noël, alors que les familles se préparaient à faire des courses pour les fêtes de fin d'année, une voiture se gara à l'emplacement où les enfants avaient l'habitude de jouer. Les marmots fixaient cet objet d'acier, n'ayant pas l'habitude que des inconnus viennent sur leur territoire. L'un des deux passagers en descendant, tira son compagnon, pointa le groupe d'enfants du doigt et s'exclama :

— Oh, regarde-moi ces enfants Yohan ! Comme ils sont mignons... J'aimerais tellement en avoir un comme ça.

Son compagnon émit un pouffement amusé, habitué à ce genre de réactions qui lui rappelait constamment qu'il ne pouvait accéder au souhait de son amant.

— Je veux aller les voir ! Dis, je peux ? Tu crois ? Tu as vu ce mignon petit blond avec ses grandes fossettes ?

N'attendant pas la réponse de son interlocuteur, Marc courut au niveau des enfants. Il caressa les cheveux dorés de celui qu'il avait repéré, pinça ses joues, le regarda en souriant et lui donna la friandise qu'il s'était achetée afin de satisfaire sa gourmandise.

Marc, après avoir rejoint Yohan, fit un geste de la main aux enfants. Puis, ils rentrèrent dans le centre. Ils revinrent les weekends qui suivirent et retrouvaient à chaque fois les enfants. Pour Noël, ils leur offrirent même des cadeaux. Maintenant ils connaissaient les deux familles car ses hommes avaient sympathisé avec elles.

Un jour, plus tard que d'habitude et sans faire attention aux gamins, Marc et Yohan rendirent visite aux parents du jeune garçon blond. Ils rentrèrent dans le studio des Marceau et s'installèrent face à eux. Marc tenait la main de Yohan en la serrant très fort et dit :

— Voilà, si nous sommes venus vous voir aujourd'hui, c'est parce que... parce que nous aimerions adopter votre petit garçon.

Le couple Marceau, ne répondit pas immédiatement, choqué par la demande de Marc. Mais celui-ci continua :

— Comme vous le voyez, nous n'avons pas d'enfants et il est impossible pour nous d'en avoir un. Si vous le voulez bien, on aimerait pouvoir nous occuper de l'un des vôtres, l'aider à grandir correctement... Cela est-il possible ?

La mère Marceau qui comprit la situation leur répondit :

— Vous voulez me prendre mon gamin ? Le fruit de mes entrailles ? Jamais de la vie !

Yohan qui ne pouvait laisser la situation dérapier intervint :

— Ne vous méprenez pas ! Nous ne voulons pas vous prendre votre enfant, nous voulons l'adopter. Il reviendra vous voir. Avec nous il sera éduqué et cultivé. Tous les mois nous vous verserions une rente de mille cinq cent euros jusqu'à votre mort et s'il ne s'en trouve pas satisfait nous lui déposerions à sa majorité, sur un compte à son nom, la coquette somme de trente mille euros. Alors, qu'en dites-vous ?

La mère, qui ne pouvait accepter cela, se leva et leur cria :

— Vous voulez adopter mon petit garçon ? Vous ?! Deux hommes ?! Qu'est-ce qu'il deviendra, éduqué par deux gays ? Je ne veux pas que mon fils soit homosexuel ! C'est normal que vous ne puissiez pas avoir d'enfants : les gays ça ne doit pas en avoir, c'est inapte à s'en occuper. Il faut un père et une mère. Autant me demander de vendre mon enfant au diable ! Ça, jamais !

Le père Marceau regardait la scène, tout en approuvant les dires de sa femme. Marc frissonna, en entendant les horreurs proférée par Mme Marceau. Puis, les yeux larmoyants, il se retourna vers son fiancé :

— Ils ont refusé...

Yohan, qui ne pouvait abandonner comme cela, essaya d'expliquer :

— Vous savez, hommes ou femmes, nous sommes tous aptes à éduquer et à aider...

La mégère lui coupa la parole :

— Mon fils ne sera pas une chochette, ni une femmelette, il ne sera pas pédé ! Allez-vous en de là ! N'approchez plus mes gosses, tapettes !

Le couple fit mine de ne pas entendre les remarques déplacées de la femme et

demanda avec un peu d'espoir si l'autre petit garçon était aussi à eux. Monsieur Marceau leur répondit qu'il était aux Viraine et qu'il pouvait y aller s'ils le voulaient. Et il retourna calmer sa femme.

Les Viraine étaient en train de dîner, lorsque le couple arriva. Après s'être excusés du dérangement, ils demandèrent s'ils pouvaient parler... aux adultes uniquement. Cette fois ci, c'est Yohan qui présenta leur requête ; mais en appuyant davantage sur le fait que l'enfant vivrait dans de bonnes conditions et surtout sur l'argent qui ne peut qu'aider en ces temps de crise.

Les parents, au début, refusèrent eux aussi, mais après une belle tirade de Yohan, ils ne purent plus s'y opposer. Ils négocièrent la pension la faisant passer de mille cinq cents euros à deux mille deux cents euros. Marc fut tellement heureux qu'il donna immédiatement une coquette somme aux Viraine. Puis, très rapidement, ils rentrèrent chez eux, comblés, avec leur petit Jules. Les Marceau observèrent la scène avec dédain depuis leur palier.

Personne n'entendit plus parler du jeune Jules Viraine après ce jour. Les Viraine vivaient maintenant dans un trois pièces et

ils étaient en froid avec les Marceau. Ces derniers clamaient partout, haut et fort, que leurs anciens voisins avaient donné leur môme à des gens contre-nature...

Souvent, la mère Marceau disait à son fils que, grâce à elle, il était un « vrai homme », et tant pis s'ils ne vivaient pas très bien, au moins elle n'était pas la mère d'une tapette. Elle avait rejoint un mouvement contre le mariage pour tous. Tout le monde la félicitait et la comblait de louanges. Son petit Clément qui atteignait, pratiquement la majorité avait une très grande estime de lui-même. Il travaillait mal à l'école et méprisait ses camarades.

De leur côté, les Viraine vivaient convenablement grâce à la rente. Elle permit à leurs autres enfants de grandir dans de bonnes conditions. Leur fils aîné travaillait en Angleterre dans une grande boîte et le second faisait des études de droit médical.

Clément, qui travaillait alors comme agent de surface, approchait de ses vingt et un ans.

Un jour, sous un soleil d'été, une voiture de ville, se gara exactement à l'emplacement où il jouait petit. Un jeune homme élané, d'une belle prestance sortit de la voiture suivi d'une charmante jeune femme de son

âge. Le jeune homme était en pleine conversation téléphonique : « Oui, je suis bien arrivé... Ah oui, je vois... Donc ils habitent dans un immeuble voisin... Merci à plus tard ». A la fin de la conversation il rangea son smartphone dernier cri dans la poche de sa veste puis prit la jeune femme par la taille et alla chez les Viraine. Clément les suivit discrètement. Intrigué, il entendit la conversation :

— Maman, Papa, c'est moi, votre fils Jules ! Les deux nommés ne pouvaient y croire : leur fils était de retour et il était magnifique. Sa mère prit la parole en premier.

— Mon fils ?! C'est bien toi mon chéri ?! Ah, mon Jules ! Je suis si heureuse de te revoir enfin, après toutes ces années ! Que tu as changé, que tu es beau ! Entre mon fils, et présente nous donc cette jolie jeune fille, serait-ce ta fiancée ?

Jules acquiesça et entra dans le logement de ses parents biologiques. Clément, rentra alors chez lui pour dîner. Il dit à ses parents : — Jules Viraine est revenu, je l'ai vu tout à l'heure avec sa fiancée. Ah, qu'est-ce que j'aimerais lui ressembler, il a une belle carrure, s'habille bien, vit bien... Sa mère le coupa :



— Tu insinues que tu aurais préféré qu'on te donne à ces erreurs de la nature ?!

Le père ne dit rien. Clément reprit.

— Oui ! Oui, j'aurais préféré lui ressembler, regarde ce que je suis, quelle vie je mène... C'est pitoyable ! Si tu savais, en plus, à quoi il ressemble ! Qu'est-ce que j'aimerais être aussi craquant et mignon que lui....

Sa mère ne pouvant supporter que son fils ne dise une telle chose, le mit à la porte. Mais avant de partir, Clément en profita pour l'informer : pendant son absence, son père et son meilleur ami se voyaient de plus en plus...

**Auteur :**

**Sandrine Ogé.**

**Correcteurs :**

**Adèle Cornetet,**

**Théo Meslier,**

**Lynda Belahcene et**

**Aurore Trintignac-Bozon.**

## Les bêtes et les clochards

Les deux cartons étaient face à face, non loin des supermarchés, aux bords de la route. Les clochards mendiaient jour et nuit pour pouvoir nourrir leurs chiens. Chaque gang de clochards ne possédait pas plus de quatre euros. Entre les deux habitations, les voitures roulaient à toute vitesse. Les deux doyens avaient soixante-six ans et les plus jeunes avaient vingt-cinq ans environ. La saleté, et surtout les ordures, s'entassaient dans les cartons.

Les dix mendiants avaient du mal à retrouver la nourriture dans la pile d'ordures, mais les chiens, eux, faisaient la différence.

Comme dans un rêve, la nourriture dansait dans leurs têtes. Quand il fallait impérativement en chercher, les hommes fouillaient les poubelles pendant des heures pour ramener quelques miettes.

La première des deux habitations, dans un quartier commerçant de Paris, squatté par le gang des *Carrefour*, était composée de quatre clochards et de trois chiens. L'autre

bidonville était occupé par le gang des *Intermarché*, ils avaient trois clochards et quatre chiens.

Ils vivaient tous difficilement de restes, d'eau croupie et d'air pollué. A neuf heures, le matin, à midi, puis à dix heures du soir, les SDF réunissaient leurs chiens pour leur donner la pâtée, comme des bergers rassemblent leur troupeau. Les chiens étaient assis par terre, par ordre alphabétique, devant le vieux pneu qui leur servait de table, usé par cinq cent kilomètres de route. Le plus petit chien avait à peine la truffe au niveau de la jante. On déposait devant eux un socle en plastique presque vide de pain rassis dans de l'eau de pluie où avaient mijoté des morceaux de saucissons, de fromage moisi et quelques olives. Puis, toute la rangée mangeait jusqu'à être rassasiée. Un sandwich *Sodebo*, le samedi, était un événement pour tous. L'ainé, ce jour-là, répétait sans cesse la même phrase :

— J'espère que j'arriverai à en trouver un autre samedi prochain !

Par une matinée du mois d'octobre, une caravane s'arrêta soudainement près des deux taudis. La passagère, une vieille dame, dit au conducteur :

— Oh ! Jérôme, tu as vu ?! Des chiens ! Ne sont-ils pas mignons, comme ça, à jouer avec des ordures ?

Le chauffeur ne répondit pas, habitué à ces admirations devenues banales pour lui.

La vieille dame reprit :

— Il faut que je les caresse ! Ah ! J'aimerais tellement en avoir un, celui-là, le chihuahua!

Et, bondissant de la caravane, elle se dirigea vers les chiens. Elle en prit un dans ses bras, au hasard, c'était celui des *Carrefour*. Elle caressa tendrement ses poils grisâtres et gras, sa tête amochée, parsemée d'ordures et ses pattes qu'il bougeait pour se débattre des caresses.

Puis, elle remonta dans sa caravane et partit en marche arrière. Mais elle revint un mois plus tard, s'allongea au sol, prit l'animal dans ses bras, lui donna du pâté, des croquettes pour tous les autres et joua avec lui à la balle.

Elle passa enfin pour sympathiser avec les maîtres. Dès lors, ce fut tous les deux jours qu'elle apparaissait, les mains chargées de croquettes et de jouets. Elle s'appelait Mme Auchan.

Un soir, en arrivant, son mari vint avec elle, ils entrèrent dans l'abri des sans domicile fixe. Ils étaient tous là en train de

trier des ordures. Tout étonnés, ils les invitèrent à s'asseoir. Alors la vieille dame, de sa voix rauque, lança :

— Bonjour messieurs dames, je suis venue ici pour vous demander si je pourrais... si je pourrais... prendre un de vos... chiens avec moi...

Les mendiants, abasourdis, étaient bouche bée. Elle reprit la parole :

— Nous n'avons pas d'animaux, avec mon mari, nous aimerions vraiment avoir de la compagnie... Nous en prendrons soin, voulez-vous ?

Une des clochardes, qui comprit ce qu'elle demandait, lui dit :

— Vous v'lez nous piquer un d'nos chiots ? Ah bah non, jamais !

Mr. Auchan prit alors la parole :

— Vous n'avez pas compris. Nous voudrions adopter l'un de vos chiots. Mais il viendra vous voir de temps en temps. Il sera entre de bonnes mains, il n'aura jamais faim, ni soif, il aura un abri et une famille. Dans un an, nous vous verserons la somme de huit cents euros, elle sera déposée sur un compte à votre nom. Et on vous donnera cinquante euros par mois à vie. Compris ?

La femme s'approcha d'eux, énervée.

— Non, vous ne nous prendrez pas Bouboule! Ah non, ça serait horrible de l' vendre comme ça !

Les autres sans abri hochaient la tête, approuvant les paroles de la femme.

Mme Auchan, triste, se jeta dans les bras de son mari et se mit à sangloter.

— C'est fichu, Jérôme, ils ne veulent pas !

Ils tentèrent alors une ultime tentative :

— Ecoutez, mes amis, votre chien sera en sécurité, à l'abri du froid et des...

La mendicante, de plus en plus énervée, l'interrompit :

— On n' veut pas ! C'est sans regrets, ils sont très bien avec nous. C'est inhumain de vouloir vendre un pauvre animal comme ça... Déguerpissez et ne revenez jamais !

Mme Auchan, abattue, se dirigea vers la sortie. Puis, elle reprit ses esprits et demanda :

— Savez-vous où est-ce qu'on peut trouver d'autres chiens ?

Un clochard s'avança et lui répondit :

— Les voisins en ont, mais j'doute qu'ils veuillent qu'vous leur en preniez !

Puis, il referma le rideau qui servait de porte, derrière Mr et Mme Auchan.

Les *Intermarché* étaient en train de déguster ce qui leur servait de repas : de la purée de vieux légumes étalée sur du pain rassis. Mme Auchan reformula ses propositions, mais cette fois avec plus de ruse et de malice.

Les cinq misérables refusèrent d'un signe de tête. Mais quand Mr et Mme Auchan leur apprirent qu'ils auraient quatre-vingt euros par mois, ils se concertèrent et commencèrent à considérer l'offre.

Ils réfléchirent comme ça pendant quelques instants avant qu'une femme ne demande aux autres :

— Alors, z'en dites quoi ?

Un des mendiants répondit :

— Moi j'suis pas contre, c'est pas si mal.

Mme Auchan insista sur le fait que le chien serait bien traité, nourri, logé, et qu'il ne manquerait de rien. L'homme, méfiant, interrogea Mme Auchan :

— Votre argent là, il s'ra promis d'avant l'notaire?

— Oui, dès ce soir.

La clocharde, qui avait longuement réfléchi, annonça :

— Quatre-vingt euros, c'est pas assez, on n'a même pas d'quoi s'nourrir tous pendant un

jour entier avec ça... Il nous faudrait au moins quatre-vingt-dix euros.

Mme Auchan accepta tout de suite car son impatience prit le dessus et elle leur accorda sur le coup dix euros de plus pendant que son mari faisait le chèque. La vieille dame, joyeuse, embarqua le chiot qui aboya longuement à bord de la caravane.

Les *Carrefour* guettaient, observaient, scrutaient, sans dire un mot, ils regrettaient peut-être de ne pas avoir vendu leur chien.

Dans le quartier, on n'entendit plus jamais parler du petit Rex. Leurs anciens maîtres recevaient chaque mois quatre-vingt-dix euros.

Ils s'étaient disputés avec les *Carrefour*, ces derniers ne cautionnaient pas cette vente de chien. C'était pour eux un acte cruel et inhumain.

La mendiante des *Carrefour* prenait parfois Bouboule dans ses bras et lui disait :

— J't'ai pas vendu mon p'tit, j'vends pas mes chiots moi, pas comme les *Intermarché*.

Ce fut comme ça tous les jours pendant des années. Ceux qui parlaient d'elle disaient :

— J'sais bien qu'c'était tentant, mais elle a bien fait d'pas l'vendre son chien.

Bouboule grandissait et, même s'il ne pouvait pas parler, il semblait comprendre ce



que l'on racontait sur lui. Les *Intermarché* vivaient à leur aise avec leur argent. Un de leurs chiens était parti, et les deux autres moururent.

La rage des *Carrefour* ne s'était pas dissipée avec le temps, ils étaient restés pauvres et Bouboule devait tous les jours aller chercher à manger pour ses vieux maîtres.

Quelques années plus tard, une caravane s'arrêta entre les deux cartons. Un chien, le poil soyeux et propre, en bonne santé, bondit. Une vieille dame en sortit à son tour et ils se dirigèrent vers le carton des *Intermarché*. La vieille dame cria :

— C'est ici, rentre !

Le chien rentra comme s'il connaissait parfaitement les lieux. Les sans-abri, se levèrent, surpris, ils lâchèrent tout ce qu'ils étaient en train de faire et observèrent le chien.

La mendicante finit par briser le silence :

— C'est toi ? C'est toi Rex ?

Elle le prit dans ses bras, comblée de joie. On conduisit Rex dans tout le quartier, on le montra au boulanger, au boucher, aux passants et la clocharde criait dans tous les sens « Il est revenu ! ».

Bouboule, qui avait assisté à toute la scène, les regardait passer. Le soir, au dîner, il se mit à aboyer sans raison. Les *Carrefour*, surpris, se demandèrent ce qui lui arrivait :

— Quoi ? T'voulais quand même pas qu'on t'vende ?

Bouboule, fou de rage et d'envie, commença à mordre l'un de ses maîtres. Et deux autres durent le prendre par les pattes pour le maîtriser. Bouboule hurla de toute ses forces pour manifester son mécontentement. Il s'enfuit dans la nuit et personne ne le revit.

**Auteur :**  
**Corentin Jan.**

**Correcteurs :**  
**Oscar Boizard,**  
**Maxime Le Glaunec et**  
**Quentin Lemaire.**

## **La fabuleuse histoire d'Othman Diédhiou**

Les deux bâtisses se dressaient l'une en face de l'autre à l'orée de la ville, proches d'un petit vallon. Les deux femmes œuvraient dur chaque jour pour nourrir tous leurs enfants. Chacune en possédait quatre. Dans les appartements, puis ensuite dans la cour, des grognements et des cris retentissaient à toute heure du jour. Les plus âgés avaient six ans, les petits derniers quinze ou seize mois à peine.

Il était difficile pour les mères de reconnaître leurs lardons parmi toute la troupe ; quant aux pères, ils les confondaient tout à fait. Par exemple, quand il fallait que l'aîné mette la table, c'était le plus souvent le bambin qu'ils appelaient...

L'immeuble gris était habité par M. et Mme Yabrir, qui avaient trois filles et un garçon ; et l'autre, un bâtiment fait de pierres de Strasbourg, abritait les Diédhiou, qui avaient une fille et trois garçons.

Tout ce petit monde subsistait tant bien que mal, chacun à sa manière. Tous les

jours, à six heures, puis à treize heures, et enfin à vingt heures, les maîtresses de maison servaient la pitance à leurs gosses. On s'asseyait en cercle sur le sol, devant la petite télévision qu'on gardait toujours allumée. Puis, on apportait les pâtes, un morceau de pain et quelques haricots verts et toute la famille dévorait en silence son repas de misère. Le dimanche, le jour du poulet, était un cadeau du ciel pour eux. Un soir, en ce moment de fête, le père qui savourait son dû, s'écria : « Walla, j'mangirais bien ça tous li jours ! »

Ce lundi-là, en plein mois de novembre, les aînés rentraient comme à l'ordinaire de l'école, accompagnés de leurs camarades des HLM voisins. Soudain, l'un des gamins s'arrêta devant le magasin Auchan qu'ils s'apprêtaient à dépasser et lança :

— Eh les mecs, y a des trucs trop kiffants là d'en. V'nez, on y va !

Les enfants entrèrent donc dans l'hypermarché et se dirigèrent presque aussitôt vers le rayon des jeux vidéo. Leurs yeux brillaient. Le jeune Yabrir, fiévreux s'exclama :

— J'aimerais trop en avoir ! Mais j'ai pas de fric et ma mère, elle voudra jamais m'payer ça. Ça s'fait trop pas !

L'un de ses amis, plus âgé, répondit :

— Bah moi mon frère, il a déjà chouré au moins dix trucs comme ça, et il s'est jamais fait choper ! T'as qu'à faire la même...

Et ainsi fut décidé. Chaque enfant s'empara du produit de son choix et tous filèrent en courant hors du magasin. Bien entendu l'alarme de sécurité se déclencha. Les enfants tentèrent de s'enfuir, mais les aînés Yabrir et Diédhiou se bousculèrent et chutèrent près de l'escalator. Ils furent pris par les vigiles et traînés à l'intérieur du bâtiment. On les emmena ensuite dans un grand bureau lumineux où un homme imposant vêtu d'un costume élégant téléphonait :

— Oui, chérie... Il faut que je te laisse maintenant. J'ai du travail... Mais bien sûr qu'on se voit ce soir mon amour... Mais non, ce sont des enfants, mon ange, pas ma secrétaire... Ils ont dû essayer de voler quelque chose, je ne sais pas... Oui, je te raconte ça ce soir. Je t'embrasse.

Il raccrocha et après un sermon mesuré, relâcha les deux enfants. Il s'appelait M. Rousseau. Trois jours passèrent, sans qu'on entendît plus parler de l'incident.

Cependant, un soir, on toqua à la porte des Yabrir qui dinaient. Après qu'on leur eût

ouvert, M et Mme. Rousseau pénétrèrent dans l'appartement, engoncés dans leurs manteaux de fourrure. Ils s'installèrent près de leurs hôtes ; et la femme, d'une voix à peine audible et mal assurée commença : — Veuillez nous excuser de vous déranger ainsi. Voyez, il n'est pas dans notre habitude de venir troubler d'aussi braves gens... Mais ce que j'ai à vous dire est... très important... Voilà, je voudrais emporter avec moi votre plus jeune enfant.

Le couple la regarda d'un air effaré, comme face à une mauvaise blague. Puis ils se regardèrent, immobiles, ne sachant que dire. Soudain, le mari Rousseau intervint : — Excusez ma femme. L'angoisse est sans doute la cause de ce malentendu. Reprenons, si vous le voulez bien. Il y a quelques jours, votre fils aîné a commis une infraction dans le magasin Auchan dont je suis le patron. Nous n'avons pas engagé de poursuites contre lui mais, voyez-vous, nous sommes d'honnêtes gens, et la sûreté des rues est notre priorité. Considérez donc qu'en échange de votre plus jeune fils, nous abandonnerions toute forme de procès, qui vous serait très cher et pénible. De plus, je crois savoir que vous êtes actuellement sans papiers... Est-ce plus clair ?

M. Yabrir, furieux, se leva et tonna :

— T'essayes de nous menacer, le riche ?! Sami n'ira nulle part ! Laisse-moi te dire une chose mon pote, ici t'es pas dans ton palace, ici t'es chez moi, compris ?! Alors dégage maintenant !

Les Rousseau s'en allèrent bien vite, têtes basses. Mais le lendemain, ils se rendirent chez les Diédhiou. Cette fois-ci ils se montrèrent prudents et expliquèrent la situation avec subtilité. Ils insistèrent sur le coût important d'un procès et le traitement difficile des clandestins. Puis, la femme sanglotant, leur fit part du chagrin qu'elle éprouvait depuis que son médecin lui avait annoncé qu'elle ne pourrait plus avoir d'enfants. Aussi se portait-elle garante du bonheur de l'enfant Diédhiou. Après une longue négociation, il fut convenu que le couple Rousseau emmènerait le jeune Othman, renoncerait à toute forme de poursuites et verserait une somme de six cents euros par mois aux Diédhiou jusqu'à la majorité de l'enfant.

Dès lors, toutes les familles des environs rejetèrent le couple Diédhiou. Le père n'allait plus boire avec ses amis au bar du coin. La femme n'échangeait plus les

derniers potins sur le seuil de sa porte. Les enfants ne jouaient plus dans la cour.

Les jours, les mois, les années passèrent ainsi, sans que personne n'ait oublié cette histoire. Sami, s'occupait maintenant seul de ses parents. Il atteignait vingt et un ans, quand un après-midi, une Lamborghini rouge flamboyant se gara devant leur barre d'immeuble. De là, descendit un jeune homme noir, à la silhouette élancée. Il portait un costume gris brillant et des lunettes de soleil cerclées d'or. Réajustant sa cravate, il s'engouffra prestement dans la cage d'escalier de l'immeuble d'en face. Il sonna à la porte des Diédhiou. Ceux-ci ouvrirent, méfiants. Alors, entrant dans la pièce richement meublée, il dit en souriant :

— Bonjour, je me présente, Othman Rousseau. D'après ce que mon défunt père m'a dit, je suis votre fils. ». La femme, ahurie, s'effondra sur le sol tandis que le père serrait le poignet du jeune homme en répétant : « C'est bien que tu sois revenu. Tu sais, tu as beaucoup manqué à ta mère, mon grand.

Sami, qui avait suivi le mystérieux personnage, assistait à cette scène, plein d'aigreur.



Le soir, pendant qu'ils dinaient, il dit à ses parents :

— Diédhiou est rev'nu. Nan mais vous réfléchissez ou quoi ?! Pourquoi c'est pas oim qu'ils ont pris ?!

La mère interdite, répondit :

— J'allais pas laisser cette folle prendre mon gosse quand même !

Le père imperturbable, poursuivait son repas. Le fils reprit :

— Inch'Allah ! Si t'étais une bonne daronne, c'est c'que t'aurais dû faire !

Sur ce le père éclata de colère :

— Ça suffit ! Ferme-là maintenant ! T'aurais préféré qu'on te donne à cette bourge peut-être ? Comme ça tu serais devenu un reubeu fragile c'est ça ?! »

Et Sami, violemment :

— Oui, c'est c'que j'aurais voulu, que vous n'existiez pas et que je sois riche ! Ça sert à quoi des parents comme vous toute façon ?

La femme pleurait dans son plat. Le fils se leva :

— Vous savez quoi ?! J'me tire ! Et j'reviendrai pas croyez-moi ! Vous ne me méritez pas.

Le couple le regardait consterné, abattu. Il sortit précipitamment de la pièce et claqua la porte derrière lui. De l'autre côté de la rue, des bruits de joie retentirent. Les Diédhiou préparaient un festin pour leur enfant revenu. Fou de rage, Sami se retourna et hurla :

— Bande d'abrutis !

Et il s'enfuit dans la nuit.

**Auteur :**

**Mérodie Nyobe.**

**Correcteurs :**

**Alice Duriez et**

**Aloïs Bernard.**

## **Offre spéciale chez Auchan !**

Les deux appartements mitoyens étaient situés au premier étage d'un HLM de la banlieue nord-est de Paris, au-dessus de la seule supérette du quartier. L'enseigne clignotante du magasin, dont on ne distinguait plus les lettres « H » et « N », affichait « Auc...a... ».

Les pères travaillaient comme maçons sur le chantier du coin. Les deux mères, elles, étaient techniciennes de surface dans une entreprise mal reliée par une vieille ligne de RER. Dans chaque famille, on trouvait un lot de quatre enfants, les deux aînés avaient douze ans et les cadets treize mois environ. Tous ces gosses traînaient jusqu'à tard le soir devant les portes vitrées du magasin attendant le retour de leurs parents.

Les mères avaient à peine le temps de les embrasser avant qu'ils n'aillent se coucher. Les pères, eux, ne s'en préoccupaient pas. Ils préféraient passer leurs soirées devant un match de foot dans les bars de la cité.

Le premier appartement, en sortant de l'ascenseur, abritait les N'Diouf qui avaient trois filles et un garçon, le second était occupé par les Moldo Van qui avaient une fille et trois garçons.

Ils vivaient quotidiennement de barquettes de frites, de kebabs de qualité douteuse et de cigarettes de contrebande. Pour les enfants, une bonne douche, tantôt gelée, tantôt brûlante à six heures du matin et le midi, les restes de la veille embarqués dans une gamelle, leur permettaient de tenir la journée. A vingt-deux heures quarante-cinq, les gamins se réunissaient autour d'une petite table en plastique, achetée à bas prix dans une braderie, salie par leurs mains grasses. Tout ce beau monde mangeait jusqu'à plus faim dans de vieilles barquettes en polystyrène. Ils trempaient méthodiquement leurs frites dans du ketchup. Chaque soir, la mère, épuisée, donnait le sein au plus jeune. Le poulet rôti du dimanche était le rendez-vous de la semaine à ne pas manquer. Ce jour-là, le père s'impatientait à table et répétait :

— Hé ! Mahaba ! C'est pour aujourd'hui ou pour demain cette bouffe ?

Un matin du mois de janvier, alors que les enfants attendaient la navette qui les

emmènerait à l'école, une superbe Roll Royce se gara devant l'arrêt. La jeune femme qui conduisait, en descendit. Elle lissa les plis de son tailleur et redressa sa tête coiffée d'un chignon. Puis, elle serra assidûment la main de chaque enfant en face d'elle tout en répétant à l'homme resté dans la voiture :

— Ho ! Henri regardez, ne les trouvez-vous pas charmants, groupés, là, sagement comme des moutons ! Je vous en prie, venez les saluer.

Avant de se relever, elle gratifia le dernier enfant d'un gros bisou sur la joue en lui laissant une marque de son rouge à lèvres. Puis, elle se remit au volant de la voiture, et démarra en trombe. Elle revint chaque semaine s'agenouillant à côté d'eux pour offrir à chacun des images et de riches objets de sa collection personnelle dont ils n'avaient que faire. Son mari, lui, restait assis sagement sur le siège passager de la voiture. Elle s'appelait madame La Gagne. Les enfants se lièrent bientôt d'amitié avec elle et tous les jours ils attendaient avec impatience la venue de la jeune femme.

Un matin, en arrivant dans la cité, les La Gagne ne s'arrêtèrent pas saluer les enfants, ils se dirigèrent d'un pas pressé chez les

N'Diouf. La mère était seule en train d'étendre le linge sur le Tancarville du salon. La jeune femme commença :

— Madame N'Diouf, je viens vous trouver... car... il me plairait d'emmener avec moi... votre... votre jeune garçon.

Ne voyant aucune réaction de la part de la mère, elle reprit :

— Voyez-vous mon mari et moi ne pouvons avoir d'enfant ... nous somme seuls... nous nous ferions un plaisir de le garder.

La bonne femme qui commençait à comprendre les idées développées par la jeune bourgeoise, au vocabulaire soutenu, prit enfin la parole :

— C'est qu'elle veut m'voler mon Baakary l'autre !

Monsieur La Gagne qui avait accompagné sa femme dans cette opération délicate, intervint :

— Écoutez madame, nous ne voulons point vous voler votre enfant, nous voulons l'adopter, il reviendra vous voir autant de fois que vous le souhaitez. Enfin soyez raisonnable, pensez à son avenir !

Monsieur La Gagne s'arrêta pour reprendre son souffle et continua avec prétention :

— Comme vous pouvez le voir, nous avons... comment dire... certaines facilités

financières. L'enfant ne manquera de rien. De plus, il vous sera versé une somme d'argent considérable. Nous pourrions convenir d'un versement tous les mois en guise de pension.

La mère effarée par ces propos le coupa :

— Ah mais non c'est qu'y veulent m'acheter mon gosse c'te deux-là ! Allez foutez-moi l'camp !

La femme leur claqua la porte au nez et laissa le couple sur le palier. La jeune femme capricieuse piétinait le paillason de rage comme une gamine de dix ans à qui on aurait refusé l'achat d'un nouveau jouet. L'homme qui se rappelait avoir vu deux enfants à peu près du même âge que Baakary, se ressaisit et entra chez les voisins laissant sa femme se calmer sur le pas de la porte. Cette fois, le mari et la femme étaient là. Monsieur La Gagne se dit alors qu'il aurait peut-être plus de chance face à un homme. Il aborda le sujet de l'adoption en allant droit au but, accentuant certains points comme la pension et les investissements qu'il pourrait faire avec cet argent.

La femme qui parlait très peu français, interrogea son mari :

— Quoi qui dit l'om<sup>26</sup> ?

L'homme séduit par le projet de monsieur La Gagne, répondit à sa femme dans sa langue natale. La femme avait l'air sceptique, mais après quelques échanges, elle finit par donner raison à son mari. Alors comme pour sceller un pacte, monsieur Moldo Van prit la main de monsieur La Gagne et articula :

— Que qu'vous pouvoir prendre le copil<sup>27</sup>.

Monsieur La Gagne comprit que « copil » voulait sûrement dire « enfant » en roumain. Madame La Gagne qui s'était relevée, se tenait maintenant dans l'embrasure de la porte, en sautillant d'un pied sur l'autre. Il fut décidé qu'on emmènerait l'enfant le soir même. Et c'est avec mépris que les N'Diouf suivirent les adieux entre la mère Moldo Van et son fils.

Les années passèrent sans nouvelle du petit Vlad Moldo Van. Avec la pension mensuelle versée, les Moldo Van firent divers aménagements chez eux. Leur voisin, les N'Diouf les rabaissaient sans cesse. Les jours de marché, ils ne manquaient jamais une occasion de les humilier devant toute la

---

<sup>26</sup> Homme en roumain.

<sup>27</sup> Enfant en roumain.



cité. Tout le monde connaissait madame N'Diouf comme « La bonne mère qui n'avait pas vendu son fils ». Et c'est ainsi qu'elle cachait ses problèmes d'argent.

Quant à Baakary, fier d'avoir été assez aimé pour ne pas être vendu, il prit l'habitude de se dire supérieur aux autres. Il perdit cependant sa sœur qui mourut d'un cancer des poumons et son frère qui partit à la guerre. Il resta donc seul avec ses parents.

Il avait vingt et un ans quand un soir, une Porche qui dévalait la rue fit crisser ses pneus sur le bitume. La voiture se gara. Un grand jeune homme blond descendit et ouvrit délicatement la porte à sa passagère, une femme sans âge qui semblait avoir eu plusieurs fois recours à la chirurgie esthétique. Elle montrait du doigt une des fenêtres de la barre HLM et répétait :

— C'est ici mon garçon.

Le jeune homme accompagné de la femme entra d'un pas léger dans l'appartement. La mère repassait à côté du vieux père qui somnolait sur le rocking chair. Le jeune homme voyant la misère dans laquelle vivaient ces pauvres gens les interpella de façon familière :

— Bonjour papa, bonjour maman !

Ils se dressèrent tous deux sur leur séant. La mère bouleversée resta pétrifiée devant la table comme si on lui avait jeté un sort. Les larmes coulaient sur son visage ridé et elle répétait sans cesse :

— C'est toi mon copil !? C'est toi Vlad !?

Comme si elle essayait de s'en convaincre elle-même. Le jeune homme la prit dans ses bras et l'embrassa avec effusion. Baakary, du bas de l'immeuble, regardait la scène à travers la fenêtre du salon.

Le soir, en rentrant chez lui, il interpella ses parents avec énervement. Quand ils furent réunis dans le salon, il commença avec fureur :

— Wech les vieux, pourquoi vous m'avez pas vendu comme l'autre Vlad moi ?

— Bah nous on voulait pas t'perdre mon enfant ! répondit la mère N'Diouf toute étonnée.

— Pff ! c'est qu'vous devez être sacrement égoïstes pour m'garder comme ça pour vous ! Repris Baakary.

Le père agacé intervint alors :

— Tu vas tout d'même pas reprocher de t'avoir gardé ?

— Bien sûr qu'si, t'l'as vu l'autre Moldo van t'à l'heure débarquer dans sa bagnole ?! ça

aurait pu être oim ! Vas-y, vous'êtes même pas foutu d'faire le bonheur d'vos enfants ! Reprit Baakary avec agressivité.

La mère sanglotait doucement. Le fils reprit alors de plus belle :

— J'aurais préféré naître blanc plutôt que noir, sali par la misère de mes darons. Tout ce que vous méritez, c'est que j'me casse de c'bled pourave!

La mère tomba à ses genoux, geignant, le suppliant de rester près d'elle. Le père, qui était resté immobile durant toute la discussion, boita jusqu'à eux. Baakary, repoussa avec dédain les mains de sa mère qui s'agrippait à lui comme une sangsue. Il ouvrit la porte, se retourna vers ses parents, en les regardant avec dégoût et dit :

— Clochards, va !

Puis, il fila comme un voleur, dans la nuit noire.

**Auteur :**

**Marie Pesnin.**

**Correcteurs :**

**Jeanne Aldebert,**

**Justine Costes,**

**et Joséphine Hazera.**

## **Auchan, un long fleuve tranquille**

Les deux huttes étaient face à face près de la mairie du village ; village qui se trouvait sur la rive nord d'un fleuve au Congo. Les deux pêcheurs se levaient tôt chaque matin afin de nourrir leurs femmes et leurs nombreux enfants. Ils vendaient une partie de leur pêche à l'usine *Auchan* installée un peu plus loin. Ils avaient quatre enfants chacun. Ces derniers traînaient toute la journée dans la savane ou se promenaient au marché aux poissons. Les deux aînés avaient six ans, tandis que les derniers nés étaient encore allaités par leur mère. Dans ces deux familles les enfants étaient nés à peu près en même temps.

Les parents n'avaient pas beaucoup de temps à consacrer à leurs enfants, et ils confondaient souvent leurs prénoms.

La première maison, la plus proche du fleuve, était habitée par les Pakamatou. Ils avaient une fille et trois garçons. Celle d'en

face était occupée par les Moyalo, qui avaient un garçon et trois filles.

Les deux familles n'avaient pas beaucoup de nourriture. Le plus souvent ils mangeaient le poisson pêché avec un peu de riz et de manioc, à tous les repas. Puis, tous les gamins se mettaient à table et engloutissaient le contenu de leur assiette. Ils écartaient chaque arrête et la passaient dans leur bouche afin de ne pas perdre une miette de poisson. Le dimanche soir en revanche, était un jour spécial, car les oncles et les tantes des villages voisins venaient leur rendre visite avec leurs enfants. Pour l'occasion ils mangeaient des frites achetées chez un vendeur ambulancier et le père répétait en mangeant :

— C'que c'est bon ! Ah ! C'que c'est bon...  
Pas w'ai mma ?

Un après-midi ensoleillé, alors que les gamins jouaient au foot devant leurs maisons, ils virent arriver une jeep avec à son bord trois militaires. La voiture était bloquée par les camionnettes venues vendre leurs marchandises au marché. Aussitôt, les gosses stoppèrent leur partie afin d'aller admirer cette merveille. Elle était chargée de mitraillettes et de grenades. Les passagers attirèrent aussi leur attention : ils portaient

un béret rouge et plusieurs médailles ornaient leurs uniformes kaki. Ils étaient très impressionnants. Le conducteur portait des lunettes noires et affichait un grand sourire. Lui aussi regardait les enfants avec intérêt, et dit aux autres :

— Regardez-moi un peu ces gosses, quel âge ils ont d'vot' avis ? Cinq, six ans ? Ça m'rappelle moi quand j'avais leur âge. Hé qu'est-ce-que vous faites les petits, hein ?

Ils lui répondirent à l'unisson :

— Une partie de foot !

— Ah c'est bien ça ! Venez les gars, ça bougera pas avant une bonne heure, on va aller s'amuser.

Les « gars » obtempérèrent sans un mot et suivirent les enfants surexcités à l'idée de disputer un match avec eux. Ils jouèrent pendant des heures. Tout le village était sorti pour les voir jouer et à chaque but marqué des tonnerres d'applaudissements retentissaient.

Quand la partie fut finie la route était depuis longtemps dégagée. Le chef des soldats serra la main à chacun des enfants et promit de revenir bientôt. Enfin, il regarda d'une mine rieuse l'un des plus vieux, celui des Moyalo, et lui dit :

— Tu t'es bien débrouillé sur le terrain mon garçon. Qu'est-ce-que tu aimerais faire plus tard ?

Et le garçon, émerveillé par le militaire répondit :

— Oh j'voud'ais êt' soldat comme toi, Rra !

Le soldat sourit, et après avoir salué une dernière fois les enfants, il remonta dans la voiture suivi de ses deux acolytes. Quant aux enfants, ils jubilaient et racontaient à qui voulait l'entendre qu'ils avaient joué au foot avec des généraux de l'armée.

Le jour suivant les soldats revinrent. Cette fois-ci tous les enfants du village vinrent les voir. Ils discutèrent avec eux une bonne heure : de la manière dont ils faisaient régner la justice dans le pays ou de celle dont ils traquaient les criminels. Les jours d'après ils reparurent encore. Ils leurs montrèrent leurs fusils et leur laissèrent les essayer. Enfin, le chef finit par rencontrer leurs parents. Il se présenta comme le colonel Doungalé. Lui et ses soldats venaient de la capitale pour une mission, disait-il, de grande importance qui les obligeaient à rester dans la région quelques temps. Pendant qu'ils discutaient les soldats se chargèrent de distraire les enfants.

Plusieurs semaines passèrent, quand arriva l'anniversaire du chef du village. C'était un événement qui provoquait chaque année une grande agitation. A cette occasion on organisait une fête qui s'éternisait jusqu'à tard dans la nuit. On tuait aussi le plus beau veau du village qu'on faisait griller pour tous les habitants. On bavardait, on chantait et on dansait autour d'une grande table. Cette année la fête promettait d'être plus belle encore puisqu'il s'agissait de son centième anniversaire. Chaque pêcheur avait rapporté sa plus belle prise de la semaine pour la partager. La fête battait son plein lorsqu'on vit arriver la jeep du colonel Doungalé. Il descendit et se dirigea droit vers les Mma Moyalo, avec un grand sourire.

— Bonsoir ma sœur. J'espère que vous vous amusez bien.

— Twé bien, me'çi. Vous pouvez bien su' rester avec nous, vous sawoué qué vous faites pa'tie de la famille !

Il répondit :

— Merci Mma. Mais en fait je viens pour tout autre chose. Nous retournons demain à la capitale à notre grand regret.

Il hésita un instant, regarda autour de lui, et dit à voix basse :



— C'en est fini de not' mission top secrète. Maintenant le gouvernement a besoin de nous pour tuer nos ennemis, ceux de derrière les frontiè'. Ça nous tiens tous à cœur, pas v'ai ?

— Bien su' Rra.

— J'ai également remarqué que vous aviez quequ'problemes... financiers...

Elle baissa les yeux et dit :

— Effectivement, nous n'sommes pas aussi riches que nous l'voud'ions.

— J'ai une proposition à vous faire. Nous voudrions prendre vot' fils, le plus vieux. J'ai remarqué qu'il ferait un excellent colonel, pour me remplacer plus tard. Nous l'apprendrions à s'servir d'une arme, à être un grand combattant. P'tet même qu'il rencontrerait not' bien aimé Président. Et...

Mma Moyalo releva la tête et s'écria :

— Qu'est-c'que vous dites ? Vous voulez nous voler Moussa ? Vous voulez l'faire soldat ? Qu'il soit toué ? Z'êtes malade vous !

Le colonel Doungalé resta néanmoins impassible.

— Mma, calmez-vous ma sœur. Il est évident que vous aurez d'argent en échange. Que diriez-vous de six cent dollars

américains ? Ça fait beaucoup de francs, vous savez.

Mais la femme, qui désormais pleurait à chaudes larmes hurla :

— Jamais, jamais, vous entendez !  
Dégagez, pov' type !

Le colonel, surpris et hors de lui, la regarda en tremblant de rage. Il lui asséna une gifle retentissante qui l'envoya presque par terre. La musique s'était arrêtée et tout le monde les regardait, ahuris. Mma Moyalo se laissa tomber sur une chaise et son mari, qui avait entendu toute la conversation, accourut près d'elle. Le colonel Doungalé ne souriait plus du tout. Il le regarda avec fureur et dit :

— Vot' femme vient de refuser mon offre généreuse, et a, en plus, osé m'insulter. Vous le regretterez, Rra, croyez-moi.

Puis il s'éloigna à grands pas en jurant. A mi-chemin de sa jeep, il s'arrêta soudain, et semblant se rappeler de quelque chose, il rebroussa chemin. Il passa devant Mma Moyalo en pleurs et se planta devant Mma Pakamatou.

— J'crois me souvenir que votre p'tiot a le même âge. Je vous fais donc la même proposition.

Elle le regarda d'un air indécis, puis elle se tourna vers son mari et ils discutèrent à voix basse. Enfin elle lui déclara, hésitante :

— Nous voulons bien vous confier not' fils si vous nous p'omettez qu'y sera heureux.

Le colonel sortit de sa poche une liasse de billets et les jeta dans les mains du mari. Il attrapa ensuite l'enfant qui jouait et l'emmena dans sa jeep. Le pauvre gamin qui ne comprenait pas ce qui lui arrivait se débattait en vain. Avant de monter dans la voiture, le colonel cria à Rra et Mma Pakamatou :

— Vous avez fait le bon choix mes amis ! Grâce à votre fils, le pays gagnera la guerre ! Mma Moyalo s'était relevée de sa chaise, et, comme une folle, elle se jeta sur Mma Pakamatou en hurlant :

— Sorcière ! Sorcière ! Tou l'as vendu à ces salauds ! Je vais te touer sorcière !

Elle commença à lui arracher les cheveux par poignées et à lui griffer le visage. Plusieurs hommes durent s'interposer pour la retenir puis la calmer. Mma Pakamatou était maintenant aussi en pleurs.

Plus jamais on entendit parler du petit Batou Pakamatou.

Les parents, grâce à l'argent qu'ils avaient reçu, étaient désormais les plus

riches du village. Ils s'achetèrent une voiture et ils n'eurent plus jamais faim. Leur premier fils partit travailler en ville et le second mourut d'une épidémie.

En revanche les Moyalo semblaient ne rencontrer que des malheurs. Plusieurs fois des soldats armés vinrent les cambrioler, les laissant dans la misère. Mma Moyalo gardait une terrible haine envers Mma Pakamatou. Elle racontait dans tout le village comment celle-ci avait vendu son fils à l'armée. Dès qu'elle la voyait, elle se détournait en murmurant des malédictions. Elle ne cessait de répéter à Moussa :

— Tu vois comme ta mama elle t'aime mon pitit Moussa ; ta mama t'a pas vendou elle, ta mama est pas un monst', elle...

Le temps passa et Moussa grandit. Comme il n'avait pas été à l'école, il dut travailler avec son père comme pêcheur dès qu'il eut douze ans.

A sa vingt-et-unième année, alors qu'il était en train de faire sécher du poisson à l'extérieur de la hutte, il vit un hélicoptère se poser à l'entrée du village, soulevant un nuage de poussière et de détritrus. Un jeune homme en uniforme en descendit, suivi d'un vieillard. Tous les villageois les regardaient à travers l'ouverture de leur maison. Les

deux hommes s'avancèrent jusqu'à la hutte des Pakamatou, et le vieillard, esquissant une courbette, dit au jeune homme :

— Voyez Excellence, c'est ici que vous viviez avant que nous vous trouvions.

Le jeune homme entra et dit aux deux personnes qui se trouvaient à l'intérieur :

— *Mbote*<sup>1</sup> pa ; *mbote* ma.

Le père, surpris, resta bouche bée. Mais, la mère, qui avait reconnu son fils lui sauta au cou en pleurant de bonheur. On le conduisit ensuite à travers tout le village et les parents décidèrent d'organiser une fête en son honneur. Moussa, abasourdi, l'observait depuis sa parcelle puis il rentra dans sa hutte trouver ses parents.

— Rega'dez donc Batou qui est revenu. Il porte un unifo'me et on l'appelle « Ex-cellence ». Vous étiez bien idiots dé pas mé laisser pa'tir à sa place !

Sa mère éclata en sanglots. Son père balbutia :

— Dis pas ça Moussa... On voulait pas... On voulait pas qu'tu t'fasses touer...

— Je voud'ais êt' mort plutôt que d'voir ce bouffon heu'eux ! Vous êt' que des gnous, des débiles mentaux ! Je m'tire pace que je vous hais !

Sa mère hurla :

— Mon fils ! S’y te plait, attends !

Mais Moussa avait pris la fuite sous le soleil brûlant.

**Auteur :**

**Clara Schleck.**

**Correcteurs :**

**Sofia Papon,**

**Stéphane Roussignol,**

**et Farès Guerbouj.**

## Intergames

Les deux magasins étaient avoisinants en face d'une église proche de la banlieue lyonnaise. Les deux gérants travaillaient dur pour attirer un maximum de clients. Chaque magasin disposait de quatre employés. Devant les deux portes voisines les allées étaient calmes du matin au soir. Les deux employés, les plus âgés, avaient vingt-six ans et les deux autres en avaient vingt-deux. Les recrutements avaient eu lieu au même moment dans les deux magasins.

Les femmes des gérants connaissaient à peine leurs employés et les gérants les confondaient tout le temps. Les noms étaient pêle-mêle dans leur tête et se mêlaient sans cesse et quand il fallait en appeler un, les gérants criaient trois noms avant de trouver le bon.

Le premier magasin en venant de la droite, était celui des Rouge, c'était un *Auchan*. Il avait quatre employés dont trois femmes et un homme ; l'autre négoce, *Intermarché*,

était celui des Noir. Il disposait aussi de quatre employés dont une femme et trois hommes.

Ils vivaient tous péniblement de produits périmés et, l'odeur de citronnelle des produits de nettoyage, imprégnait les lieux. À cinq heures, le matin, puis à sept heures, le soir, les gérants réunissaient leurs employés pour remplir les étagères. Les employés étaient debout devant les rayons usés par la rouille des boîtes de conserves. Le plus grand était chargé de remplir les rayons les plus hauts. À l'heure de la pause, ils se partageaient les tranches de pain de mie, de fromage et de jambon invendus. Le plus jeune engloutissait des fruits à moitié pourris. Le lundi était un jour fatigant mais tellement agréable... il n'y avait plus de clients. Le gérant, ce jour-là, répétait à longueur de temps :

— Si tous les jours étaient lundi !

Par un après-midi du mois de septembre, le dix, quelques camions s'arrêtèrent devant les deux magasins et un vieux monsieur qui conduisait le premier camion descendit et fit remarquer à son collègue :

— Hé ! Thierry, regarde ces magasins !

Qu'est-ce qu'ils sont sales !

L'homme répondit :



— Oui, effectivement.

Le vieux monsieur reprit :

— Il nous faut construire un nouveau magasin avant la fin du mois de novembre.

Au bout de trois semaines, le premier étage du magasin fut fini. Pendant tout ce temps, les deux gérants se demandaient quel type d'enseigne allait ouvrir en face de la leur.

À la fin du mois de novembre, le magasin fut terminé. Les murs étaient peints en blanc et bleu. Sur l'enseigne, il y avait écrit : *Games*. Ce nouveau magasin était géré par M. Dipsy.

Un matin, à l'heure du petit-déjeuner, M. Dipsy alla à *Auchan*. Il souhaitait voir M. Rouge pour lui parler d'un sujet délicat. Les employés lui indiquèrent le chemin de son bureau.

Lorsque M. Dipsy entra dans le bureau, il remarqua que M. Rouge réglait ses factures d'un air las.

M. Rouge lui accorda toute son attention, heureux d'être distrait de cette occupation fastidieuse. M. Dipsy ne prit pas la peine de s'asseoir et dit :

— Bonjour, M. Rouge je suis venu vous parler d'un sujet très délicat, je ne vais pas tourner autour du pot ! Je voudrais que l'un

de vos employés fasse des vacances dans mon magasin. Je pensais au jeune homme à la caisse... M. Rouge ne prit pas le temps de réfléchir qu'il répondit :

— Non ! J'ai besoin de tous mes employés. Si Jean s'en va et qu'il y a plus de clients ?

M. Dipsy s'empressa de répliquer :

— Vous vous méprenez, laissez-moi vous expliquer. C'est bientôt Noël et mon magasin est terminé. Les rayons doivent être rapidement achalandés. Je n'ai plus le temps de recruter, j'ai donc besoin d'un de vos employés. Après Noël, je vous dédommagerai. M. Rouge s'énerva et s'écria :

— NON ! Chez nous, on ne fait pas ça. Un employé de notre entreprise n'est pas une marchandise qu'on loue !

M. Dipsy fit une dernière tentative :

— Mais voyons, M. Rouge, pensez à vos intérêts, vous pourriez faire des bénéfices, je... je ne vous enlève pas votre employé, d'ailleurs, je l'inclus dans la participation au bénéfice... je...

M. Rouge, rouge de colère, se leva et lui désigna la porte sans dire mot.

M. Dipsy ne se vexa pas car il connaissait les lois du travail. Mais la nécessité de la réussite de ses projets impliquait l'emploi

d'une main-d'œuvre rapidement recrutée, compétente et bon marché. M. Dipsy, imperturbable, fit quelques pas et entra dans le magasin voisin. Il rencontra M. Noir et lui réitéra sa proposition. M. Noir, en constatant l'inactivité des employés et le silence pesant du magasin, accepta la proposition, discuta de l'indemnité accordée. M. Dipsy accepta les conditions financières mais exigea la venue immédiate du plus efficace des caissiers... Pierre.

Deux semaines après les fêtes, M. Dipsy et M. Noir se félicitèrent du travail particulièrement performant de Pierre devant une coupe de champagne. Ce jeune homme avait su attirer les jeunes, rassurer les mères et faire paraître bon marché les articles excessivement chers. La discussion sur la participation aux intérêts ne s'éternisa pas. M. Noir accepta rapidement l'association proposée par M. Dipsy. Ils étaient désormais les deux directeurs et tous les employés étaient polyvalents. Ils pouvaient travailler indifféremment dans les deux boutiques.

M. Rouge en faisant les comptes de fin d'année, constata les pertes gigantesques de son magasin mais aussi l'obsolescence des marchandises. Il allait réunir tous ses employés, pour leur faire part de la possible

fermeture du magasin, lorsque Jean toqua à la porte.

— Monsieur, il faut que je vous parle.

M. Rouge n'eut pas le temps de parler que Jean continua :

— Je ne comprends pas pourquoi vous ne m'avez pas laissez partir... Pierre m'a dit que M. Dipsy était venu vous parler d'une association.

M. Rouge se leva et tenta de lui expliquer :

— Mais je ne pouvais pas, c'est contre la loi !

Jean ne voulut rien savoir. Il ouvrit la porte et, se tournant vers son patron, lui dit :

— Je démissionne !!

M. Rouge n'eut pas le temps de digérer cette nouvelle qu'il reçut un appel de ses employés qui lui annoncèrent qu'ils démissionnaient eux aussi et qu'ils allaient dorénavant travailler dans les magasins d'en face, *Intergames*, l'association des magasins *Intermarché* et *Games*.

Monsieur Rouge, s'assit et réalisa qu'il venait de tout perdre. Il resta dans son bureau et médita. Après des heures de réflexion, M. Rouge ouvrit l'un des tiroirs de son bureau et sortit une bouteille de whisky, un 44 magnum, une feuille et un stylo. Entre deux gorgées il écrivit sur la feuille une

lettre d'adieu à sa femme. Environ dix minutes après, M. Rouge prit le pistolet, le plaqua sur sa tempe, esquissa un sourire et... se tira une balle dans la tête.

**Auteur :**  
**Marvell Zinsou.**

**Correcteurs :**  
**Arham Butt,**  
**Sofiane Berrezag**  
**et Martin Kaazan.**

## Table des matières

1. **Aux Champs**, *Contes de la Bécasse*,  
Guy de Maupassant,..... p. 2
  
2. **Storia di campi** *ou l'histoire des champs*,  
Ariane Mercier  
et Alice Karsenti, Romain Abboud, Valentin  
Hippocrate..... p. 13
  
3. **Adoption à Yaoundé**,  
Sonia Romain  
et Laura Verstracten, Julia Carpentier, Manon  
Vaubien-Barbieux,Basma Laaroussine.. p. 23
  
4. **Adam et...**,  
Sandrine Ogé  
et Adèle Cornetet, Théo Meslier, Lynda  
Belahcene, Aurore Trintignac-Bozon.  
..... p. 33

5. **Les bêtes et les clochards,**  
 Corentin Jan  
 et Oscar Boizard, Maxime Le Glaunec,  
 Quentin Lemaire..... p. 42
  
6. **La fabuleuse histoire d'Othman Diédhiou,**  
 Mélodie Nyobe  
 et Alice Duriez, Aloïs Bernard..... p. 51
  
7. **Offre spéciale chez Auchan !,**  
 Marie Pesnin  
 et Jeanne Aldebert, Justine Costes, Joséphine  
 Hazera..... p. 59
  
8. **Auchan, un long fleuve tranquille,**  
 Clara Schleck  
 et Sofia Papon, Stéphane Roussignol et Farès  
 Guerbouj..... p. 68
  
9. **Intergames,**  
 Marvell Zinsou  
 et Arham Butt, Sofiane Berrezag, Martin  
 Kaazan..... p. 79